

## ASPECTS GÉOGRAPHIQUES ET DIACHRONIQUES DE LA PHONÉTIQUE: LE POLYMORPHISME

JACQUES ALLIÈRES

En 1952, nous avons soutenu devant la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Toulouse un Diplôme d'Études supérieures d'orientation "philologique" intitulé *Le polymorphisme phonétique en gascon garonnais, d'après l'Atlas Linguistique gascon (NALF-ALG)*. Le choix de ce sujet nous avait été suggéré par le Professeur Jean Séguy, sous la direction de qui nous préparons actuellement une thèse d'Etat portant sur le même thème, le polymorphisme, mais sans nous limiter cette fois à l'aspect phonétique du problème, et en étendant notre investigation aux divers domaines du langage, tels la morphologie, la syntaxe, etc.

Avant même de donner un aperçu de l'état de nos recherches et de tenter de justifier leur bien-fondé, nous croyons nécessaire de donner une définition du phénomène qui constitue leur objet. Mais plutôt que de proposer une formule adéquate, nous préférons citer ici le texte que nous avons mis en épigraphe à notre diplôme, et qui est extrait de l'opuscule publié en 1928 par K. Jaberg et J. Jud comme volume d'introduction à leur célèbre *Atlas linguistique de l'Italie et de la Suisse méridionale (AIS)*, opuscule intitulé *Der Sprachatlas als Forschungsinstrument*; ce texte se trouve à la page 215: "Daß dasselbe Wort je nach den Umständen sehr verschieden ausgesprochen werden kann, dürfte nach den systematischen Untersuchungen von Roussetot, Gauchat, Terracini, Bloch, Lutta und nach den Beobachtungen von vielen anderen Gelehrten auch ausserhalb des romanistischen Gebiets theoretisch kaum mehr geleugnet werden, trotzdem auch heute noch in praxi viele Dialektforscher konsequent an dieser Tatsache vorbeigehen, die für eine saubere Einordnung der Beispiele in die Paragraphen einer historischen Lautlehre sehr unbequem ist." Pour exorciser le fantôme des variantes combinatoires ou de celles que l'on peut considérer comme "pertinentes pour le style", et afin de bien préciser l'objet de nos recherches, à savoir l'étude des variations phonétiques apparemment indépendantes de tout conditionnement perceptible ou mesurable, ou du moins de celles qui ne paraissent dépendre que d'un conditionnement minimum, nous citerons le début de la phrase suivante: "Die anscheinend unter denselben Bedingungen stehenden Laute schwanken je nach dem Sprechtempo..." Ce conditionnement minimum devra être soumis à l'analyse et à l'étude les plus rigoureuses que nous permettent nos techniques actuelles. Mais pour l'instant nous nous contenterons de poser les bases suivantes: d'une part, il est certain que tout acte de parole est un acte unique, et qu'à vrai dire nous ne nous répétons jamais, puisque les conditions ne sont jamais deux fois

identiques; d'autre part, il n'en est pas moins évident que l'ensemble des moyens d'expression qui constituent un idiome tend à s'ériger en système, du moins de façon asymptotique. C'est dans le polymorphisme que se traduit en fait ce décalage, et c'est lui qu'il nous paraît nécessaire d'étudier pour saisir les rapports existant entre ces deux aspects opposés et complémentaires du langage.

Les faits de polymorphisme phonétique sur lesquels nous avons fondé notre diplôme ont été extraits des relevés dialectaux opérés dans 22 localités échelonnées approximativement le long du cours de la Garonne, de l'Ariège au Lot-et-Garonne. Ces enquêtes étaient des enquêtes dialectales du type classique, menées à l'aide d'un questionnaire de 960 articles selon la méthode "directe", c'est-à-dire avec le crayon et le papier. Elles ont été exécutées dans le cadre de la campagne d'enquêtes au cours de laquelle ont été relevés presque tous les documents publiés dans l'*Atlas Linguistique et Ethnographique Gascon* (atlas régional qui fait partie du *Nouvel Atlas Linguistique de la France par régions* dont le promoteur était le regretté Albert Dauzat). C'est dire que les données de base ont été notées sans idée préconçue, et indépendamment de toute préoccupation d'ordre phonétique si ce n'est, évidemment, celle de noter le plus fidèlement possible les sons entendus.

Il est malaisé de donner ici une liste complète et ordonnée des faits de polymorphisme relevés. Mis à part quelques phénomènes communs à toutes les enquêtes, chaque parler offre une physionomie différente. Cependant, nous avons pu rédiger un article assez important intéressant l'ensemble du domaine sur "*Le polymorphisme de l'-s implusif en gascon garonnais*", publié en 1954 dans notre revue toulousaine *Via Domitia* (I, pp. 70-103). Le polymorphisme *u/a* à Bragayrac (Hte-Garonne, point 679-E de l'*ALG*) a fait d'autre part l'objet d'une communication présentée au 78ème Congrès des Sociétés Savantes, en 1953, à Toulouse, et publiée dans les *Actes* du Congrès. Le reste de notre diplôme est demeuré inédit.

Le questionnaire de l'*ALG* utilisé pour mener nos enquêtes se prête évidemment mal à une étude du genre de celle que nous avons entreprise: pour multiplier les chances de voir apparaître le polymorphisme, il aurait fallu poser la même question à plusieurs reprises au cours de l'enquête. Certes, cela arrive parfois, comme l'indique l'index du questionnaire: ainsi, *abeille* apparaît deux fois (541, 838), *arbre* quatre (579, 622, 842, 844), *banc* trois (337, 404, 440) ainsi que *beau* (477, 739, 792), etc. Mais de telles répétitions sont ridiculement insuffisantes pour permettre de mener sérieusement une étude comme la nôtre. Heureusement, nous avons pu, dans certains cas, nous contenter de confronter des séquences phonétiques analogues intégrées dans des mots ou groupes de mots divers: il y a bien des chances pour qu'un traitement similaire affecte le -s implusif du mot *desca*, du groupe *las causas* ou de la phrase *l'as cambiat*; encore faut-il se méfier de tels a priori, qui préjugent peut-être du résultat: morphème de conjugaison, telle consonne finale qui tend à s'amuir dans d'autres contextes tendra au contraire à se maintenir dans les formes verbales. Quoi qu'il en soit, nous ne pensons pas avoir gravement faussé les résultats de notre étude en considérant les trois exemples précités comme équivalents.

Choisissant précisément le traitement de *-s* implosif comme exemple, nous donnerons un très bref aperçu de nos résultats: Dans le département du Lot-et-Garonne, la sifflante implosive, qui se sonorise devant consonne sonore comme devant voyelle, subit une évolution caractéristique de certains autres parlars romans, parmi lesquels on citera en particulier le français, à époque ancienne, et l'andalou contemporain; dans ces domaines, l'*-s* implosif se réduit à une simple aspiration, sourde ou sonore, avant de s'amuir. Les quatre localités du Lot-et-Garonne choisies en exemple, soit Lafitte-sur-Lot (647-NE), Aiguillon (647), Espiens (657-NE) et Mézin (657), situées approximativement toutes quatre sur une même ligne perpendiculaire à la Garonne à une distance de 10 à 20 km l'une de l'autre (Aiguillon est au confluent du Lot et de la Garonne, Lafitte-sur-Lot étant situé au NE, Espiens et Mézin au SW d'Aiguillon) connaissent donc ce même traitement. Mais le passage de *-s* à *-h* se réalise selon des proportions qui varient fortement en fonction 1° de la séquence phonétique, 2° de la localité étudiée. Voici les chiffres (le premier de chaque proportion représente le nombre de passages de *-s* à *-h*, le second le nombre d'exemples); nous limitons notre étude aux cas où *-s* précède une occlusive, car les autres sont trop peu nombreux:

	<i>sk</i>	<i>st</i>	<i>sp</i>	<i>zg</i>	<i>zd</i>	<i>zb</i>
Lafitte-sur-Lot	44/65	2/42	26/39	(1/2)	2/7	14/16
Aiguillon	4/58	0/50	1/33	0/4	1/12	0/5
Espiens	8/54	1/45	12/44	2/6	0/10	8/17
Mézin	0/58	0/40	1/28	1/9	0/7	1/12

Nous reconnaissons volontiers qu'il y aura intérêt à multiplier le nombre des rencontres de *s* + consonne lorsqu'on voudra obtenir des proportions vraiment significatives pour toutes les séquences consonantiques; toutefois, deux constatations s'imposent ici:

1° les groupes les plus stables semblent être ceux dans lesquels *s* est suivi d'une occlusive dentale; du point de vue articulatoire, la chose nous paraît normale, puisque la continue *s* est aussi dentale.

2° Lafitte-sur-Lot est la localité la plus gravement affectée par ce processus de passage de l'*-s* implosif à l'aspiration *h*; puis vient Espiens, où la même tendance est bien moins nettement marquée; dans les deux autres localités, elle est à peine perceptible.

Avant de parler d'une géographie du polymorphisme, nous voudrions répondre d'avance à deux objections qui se présentent spontanément à l'esprit: en premier lieu, ne peut-on concevoir que ces fréquences reflètent plutôt une phonétique individuelle, et qu'un autre informateur aurait donné des résultats différents? En second lieu, une répartition lexicale des variantes est-elle vraiment inconcevable? A la première question, nous répondrons que si certains sujets montrent plus de propension que d'autres à articuler telle variante, l'expérience a montré que les différences entre

individus appartenant depuis de nombreuses années à la même communauté, l'unité de base étant ici la commune (on peut concevoir des unités de base différentes), ne sauraient modifier gravement les résultats globaux; d'ailleurs, il est loisible à celui qui se propose d'entreprendre une étude géographique de ces phénomènes de tenter quelques sondages auprès de plusieurs individus. A la seconde question, il nous sera malaisé de fournir une réponse simple; en effet, il faut bien que les répartitions lexicales représentent dans certains cas quelque chose de réel, puisque certaines répartitions aréologiques, comme nous le verrons plus loin, ne sauraient s'expliquer que par la fixation définitive d'une variante particulière dans telle ou telle zone déterminée, fixation qui succède à une situation polymorphique généralisée; mais il semble bien que de tels phénomènes soient limités 1° à certains processus phonétiques, 2° à certaines parties du lexique (la morphologie paraît ainsi obéir à des tendances qui lui sont propres), 3° à certaines régions dialectales bien délimitées; tout cela est à étudier de très près. Mais en fait, lorsqu'un dialectologue ou un linguiste note avec étonnement l'existence du polymorphisme, c'est qu'il l'a remarqué chez la même personne, pour le même mot ou le même groupe de mots. Ainsi, pour ce qui est des parlars romans, et plus particulièrement occitans, nous lisons sous la plume de M. Bonnafous, enquêteur du *NALF* en Quercy: "Tel qui m'a répondu d'abord: Lu cà me dòl; hüè pùlo per ün gal, si je le fais répéter, articulera: Lu cam me dòl; hüèp pùloi per ün gal; ou encore: Lu càp me dòl; güet pùlos per ün gal" (*L'enquête en Quercy, Le Français Moderne* t. XV, 1947, p. 39); de son côté, J. Bouzet, enquêtant en Béarn, déclare: "En plusieurs endroits du moyen Béarn, à Nay, à Navarrenx, à Oloron, j'ai pu constater, non seulement dans la même localité, mais aussi chez le même individu, des écarts très notables de timbre entre les pôles, *a o, æ*: pòrta, pòrto, pòrtæ. A Lembeye, la nasalisation de *haría, puzun, kamí* etc... apparaissait et disparaissait chez le même sujet de la façon la plus déconcertante, alors qu'elle est constante plus au Nord et inconnue plus au Sud (*L'enquête en Béarn, FM* t. XVI, 1948, p. 41); nous relevons de même dans les *Éléments de Phonétique basque* de H. Gavel, p. 6, note 2, l'indication suivante qui présente d'autant plus d'intérêt que nous quittons le domaine roman: après avoir signalé qu'un dialecte basque amuit "volontiers" l'*a* de la désinence d'inessif singulier (*herrian/herrin, itsasoan/itsasun*), l'auteur ajoute: "Nous disons 'volontiers', parce que l'amuissement dont nous parlons n'est pas obligatoire, mais facultatif; il arrivera souvent qu'un individu, prononçant deux fois la même phrase, à quelques instants d'intervalle, articulera l'*a* amuisable l'une des deux fois, et amuera l'autre fois, suivant l'inspiration du moment, et sans qu'on puisse trouver de raison apparente à cette diversité de traitement". Les trois citations que nous venons de reproduire s'accordent suffisamment bien avec celle que nous avons extraite, au début de cet exposé, de l'opuscule de Jud et Jaberg pour que les notations de nos enquêtes manuscrites ne nous paraissent pas dues à quelque mirage phonétique. D'ailleurs, les enregistrements magnétiques qu'un de nos collaborateurs réalise actuellement dans toutes les localités contenues dans l'*ALG* confirment amplement tout ce que nous venons de dire.

Choisissant précisément le traitement de *-s* implusif comme exemple, nous donnerons un très bref aperçu de nos résultats: Dans le département du Lot-et-Garonne, la sifflante implusive, qui se sonorise devant consonne sonore comme devant voyelle, subit une évolution caractéristique de certains autres parlers romans, parmi lesquels on citera en particulier le français, à époque ancienne, et l'andalou contemporain; dans ces domaines, l'*-s* implusif se réduit à une simple aspiration, sourde ou sonore, avant de s'amuir. Les quatre localités du Lot-et-Garonne choisies en exemple, soit Lafitte-sur-Lot (647-NE), Aiguillon (647), Espiens (657-NE) et Mézin (657), situées approximativement toutes quatre sur une même ligne perpendiculaire à la Garonne à une distance de 10 à 20 km l'une de l'autre (Aiguillon est au confluent du Lot et de la Garonne, Lafitte-sur-Lot étant situé au NE, Espiens et Mézin au SW d'Aiguillon) connaissent donc ce même traitement. Mais le passage de *-s* à *-h* se réalise selon des proportions qui varient fortement en fonction 1° de la séquence phonétique, 2° de la localité étudiée. Voici les chiffres (le premier de chaque proportion représente le nombre de passages de *-s* à *-h*, le second le nombre d'exemples); nous limitons notre étude aux cas où *-s* précède une occlusive, car les autres sont trop peu nombreux:

	<i>sk</i>	<i>st</i>	<i>sp</i>	<i>zg</i>	<i>zd</i>	<i>zb</i>
Lafitte-sur-Lot	44/65	2/42	26/39	(1/2)	2/7	14/16
Aiguillon	4/58	0/50	1/33	0/4	1/12	0/5
Espiens	8/54	1/45	12/44	2/6	0/10	8/17
Mézin	0/58	0/40	1/28	1/9	0/7	1/12

Nous reconnaissons volontiers qu'il y aura intérêt à multiplier le nombre des rencontres de *s* + consonne lorsqu'on voudra obtenir des proportions vraiment significatives pour toutes les séquences consonantiques; toutefois, deux constatations s'imposent ici:

1° les groupes les plus stables semblent être ceux dans lesquels *s* est suivi d'une occlusive *dentale*; du point de vue articulo-phonétique, la chose nous paraît normale, puisque la continue *s* est aussi dentale.

2° Lafitte-sur-Lot est la localité la plus gravement affectée par ce processus de passage de l'*-s* implusif à l'aspiration *h*; puis vient Espiens, où la même tendance est bien moins nettement marquée; dans les deux autres localités, elle est à peine perceptible.

Avant de parler d'une géographie du polymorphisme, nous voudrions répondre d'avance à deux objections qui se présentent spontanément à l'esprit: en premier lieu, ne peut-on concevoir que ces fréquences reflètent plutôt une phonétique individuelle, et qu'un autre informateur aurait donné des résultats différents? En second lieu, une répartition lexicale des variantes est-elle vraiment inconcevable? A la première question, nous répondrons que si certains sujets montrent plus de propension que d'autres à articuler telle variante, l'expérience a montré que les différences entre

individus appartenant depuis de nombreuses années à la même communauté, l'unité de base étant ici la commune (on peut concevoir des unités de base différentes), ne sauraient modifier gravement les résultats globaux; d'ailleurs, il est loisible à celui qui se propose d'entreprendre une étude géographique de ces phénomènes de tenter quelques sondages auprès de plusieurs individus. A la seconde question, il nous sera malaisé de fournir une réponse simple; en effet, il faut bien que les répartitions lexicales représentent dans certains cas quelque chose de réel, puisque certaines répartitions aréologiques, comme nous le verrons plus loin, ne sauraient s'expliquer que par la fixation définitive d'une variante particulière dans telle ou telle zone déterminée, fixation qui succède à une situation polymorphique généralisée; mais il semble bien que de tels phénomènes soient limités 1° à certains processus phonétiques, 2° à certaines parties du lexique (la morphologie paraît ainsi obéir à des tendances qui lui sont propres), 3° à certaines régions dialectales bien délimitées; tout cela est à étudier de très près. Mais en fait, lorsqu'un dialectologue ou un linguiste note avec étonnement l'existence du polymorphisme, c'est qu'il l'a remarqué chez la même personne, pour le même mot ou le même groupe de mots. Ainsi, pour ce qui est des parlers romans, et plus particulièrement occitans, nous lisons sous la plume de M. Bonnafous, enquêteur du *NALF* en Quercy: "Tel qui m'a répondu d'abord: *Lu cà me dòl; hüè pùlo per ün gal*, si je le fais répéter, articulera: *Lu cam me dòl; hüèp pùloi per ün gal*; ou encore: *Lu càp me dòl; güet pùlos per ün gal*" (*L'enquête en Quercy, Le Français Moderne* t. XV, 1947, p. 39); de son côté, J. Bouzet, enquêtant en Béarn, déclare: "En plusieurs endroits du moyen Béarn, à Nay, à Navarrenx, à Oloron, j'ai pu constater, non seulement dans la même localité, mais aussi chez le même individu, des écarts très notables de timbre entre les pôles, *a o, æ: pòrta, pòrto, pòrtæ*. A Lembeye, la nasalisation de *harìa, puzun, kamì* etc... apparaissait et disparaissait chez le même sujet de la façon la plus déconcertante, alors qu'elle est constante plus au Nord et inconnue plus au Sud (*L'enquête en Béarn, FM* t. XVI, 1948, p. 41); nous relevons de même dans les *Éléments de Phonétique basque* de H. Gavel, p. 6, note 2, l'indication suivante qui présente d'autant plus d'intérêt que nous quittons le domaine roman: après avoir signalé qu'un dialecte basque amuit "volontiers" l'*a* de la désinence d'inessif singulier (*herrian/herrin, itsasoan/itsasun*), l'auteur ajoute: "Nous disons 'volontiers', parce que l'amuissement dont nous parlons n'est pas obligatoire, mais facultatif; il arrivera souvent qu'un individu, prononçant deux fois la même phrase, à quelques instants d'intervalle, articulera l'*a* amuisable l'une des deux fois, et amuira l'autre fois, suivant l'inspiration du moment, et sans qu'on puisse trouver de raison apparente à cette diversité de traitement". Les trois citations que nous venons de reproduire s'accordent suffisamment bien avec celle que nous avons extraite, au début de cet exposé, de l'opuscule de Jud et Jaberg pour que les notations de nos enquêtes manuscrites ne nous paraissent pas dues à quelque mirage phonétique. D'ailleurs, les enregistrements magnétiques qu'un de nos collaborateurs réalise actuellement dans toutes les localités contenues dans l'*ALG* confirment amplement tout ce que nous venons de dire.

A plusieurs reprises, dans ce qui précède, nous avons entrevu la possibilité de distinguer un certain nombre de catégories distinctes dans les faits de polymorphisme. Cet essai de classement, nous l'avons tenté à l'époque de la rédaction de notre diplôme; nous allons essayer de le résumer ici, non sans prendre la précaution de rappeler que toutes nos considérations sont nées d'une expérience de dialectologue enquêtant sur le terrain pour le compte d'un atlas linguistique, et que l'aspect géographique, aréologique des faits demeure pour nous fondamental.

Nous distinguons deux catégories essentielles:

1° *Le polymorphisme des réalisations de phonèmes mutants*: c'est le cas cité plus haut (traitement de -s implusif),

2° *le polymorphisme de concurrence entre deux formes fixes phonétiquement différentes*; ainsi, dans un village situé à quelques kilomètres de Toulouse sur la frontière qui sépare le gascon du languedocien, on peut entendre aussi bien la forme *pèt* que la forme *pèl* "peau", représentant respectivement la variante gasconne et la variante languedocienne du continuateur de lat. *pellem*.

Il va sans dire que d'autres catégories peuvent exister, et qu'il est hautement vraisemblable que la catégorie 2 a été précédée d'un polymorphisme du type 1. Mais à quelque classification que nous aboutissions ultérieurement, l'intérêt que présentent ces phénomènes nous paraît résider en ce que leur étude, même – et surtout, dirions-nous, – si elle tend à faire éclater les cadres traditionnels de la phonétique descriptive ou historique comme le constataient Jud et Jaberg, même si elle doit faire naître une inquiétude dans la conscience des phonologues, nous permet de saisir de plus près et plus directement la réalité linguistique, dans l'espace et dans le temps. Il serait souhaitable qu'arrivent un jour à s'entendre les auteurs de monographies dialectales et les géographes du langage; puisqu'ils étudient une seule et même réalité, comment se fait-il que les premiers ne paraissent tenir aucun compte des données contenues dans les atlas linguistiques? Pourquoi ceux-ci sont-ils si rarement mis à profit, sauf exception – nous pensons au récent ouvrage de P. Fouché, *Phonétique historique du français*, qui cite à tout instant des indications puisées dans l'*ALF* – dans des travaux de phonétique historique? Si l'on se méfie des documents fournis par l'*ALF* ou le *NALF*, c'est qu'un malentendu grave pèse sur eux: convaincus du caractère monolithique et immuable de la phonétique ou de la morphologie dialectales, certains linguistes s'étonnent de trouver des fluctuations, des variations apparemment paradoxales dont ils attribuent la responsabilité à l'inexpérience des enquêteurs ou à l'imperfection de leur ouïe. Ainsi, A. Dauzat lui-même ne déclare-t-il pas en parlant des enquêtes menées en France méridionale par Edmont pour le compte de l'*ALF*: "Il arrive que le même son, spécialement certain *a*, est noté de deux manières un peu différentes. Son oreille (celle d'Edmont) a été déconcertée par le phonétisme des dialectes méridionaux, auquel il n'était pas habitué" (*La géographie linguistique*, p. 11)? Il est certain qu'Edmont a commis des erreurs dans sa notation des parlers occitans; mais est-il certain que tous les *a* qui devraient, en théorie, offrir un timbre identique sont en fait prononcés de la même façon à toutes les occasions? Le magnétophone

serait ici le plus sûr défenseur d'Edmont, n'en doutons pas. Cette exigence de l'homogène, si commode et si rassurant pour la pratique, est même extrapolée par certains sur le plan de la théorie, et un dialectologue tel que Bottiglioni en arrive à critiquer la technique "impressionniste" des enquêteurs de l'*AIS*, Scheuermeier, Rohlf et Wagner; dans son important ouvrage *La Dialectologie* (2 vol., Louvain, 1950), le regretté Sever Pop déclare: "Parce que les deux savants suisses (Jud et Jaberg) affirment que les réponses enregistrées sur place par les enquêteurs... représentent la prononciation individuelle des personnes interrogées, Bottiglioni estime qu'ils ont renoncé, par là, à donner "un indice, même sommaire, et une représentation objective du parler moyen, qui intéresse en premier lieu celui qui consulte l'Atlas" (*Introduction à l'Atlante linguistico-etnografico della Corsica*, pp. 15-16). Etant donné ce que nous savons, par expérience, de la réalité linguistique, il nous est malaisé de comprendre comment un dialectologue de valeur peut exiger d'un enquêteur autre chose que cette absolue fidélité à l'objet qui l'amènera à enregistrer par écrit toutes les fluctuations vocaliques et les moindres variations du consonnantisme! Le magnétophone serait dès lors le pire des instruments. Et comment un enquêteur serait-il capable de déterminer dès les premières réponses de son informateur quelles sont les fluctuations et variations phonétiques qu'il doit mettre sur le compte de tendances individuelles au lieu de les attribuer aux caractéristiques du "parler moyen"?

L'affirmation de Jud et Jaberg que critiquait Bottiglioni, la voici: "Was wir wiederzugeben versuchen, ist nicht die ideale Einheitlichkeit und Sauberkeit des mundartlichen Lautsystems, das im Bewusstsein des Sprechenden lebt, und das dieser in einer seltsamen Selbsttäuschung mit der Wirklichkeit identifiziert. Wir suchen auf dem phonetischen so wenig wie auf dem lexikologischen Gebiet das Normale, das Durchschnittliche, das Usuelle zu erfassen, sondern vielmehr das Momentane, das Individuelle, das Occasionelle der einmaligen sprachlichen Äusserung. Wir geben Sprechen wieder, nicht Sprache" (*Jud-Jaberg, loc. cit.*, p. 214). Il y a peut-être une petite nuance de parti-pris dans cette profession de foi: on pourrait croire, à les lire, que les auteurs recherchent systématiquement la variante aberrante et occasionnelle. La vérité, la réalité que nous devons cerner et enregistrer avec la plus totale objectivité, dans un esprit d'absolue soumission à l'objet, est complexe et contient de l'"usuel", du "normal" à côté du "momentané" et de l'"individuel"; mais nous ne pouvons classer les données dans ces diverses catégories qu'après une longue et difficile élaboration; unique objet qui s'offre à notre perception, le réel est un tout varié et incolore: à nous d'opérer les classements qui s'imposeront à l'analyse.

Si les documents contenus dans un atlas ont été relevés selon des méthodes qui garantissent la plus stricte fidélité, le polymorphisme que nous pourrions y déceler, loin de déconsidérer l'enquêteur ou l'informateur, pourra nous aider à replacer le parler prospecté dans ses coordonnées géographiques et chronologiques, que la monographie dialectale tend à nous faire négliger:

Sur le plan de la *géographie linguistique*, tout d'abord, on conçoit que nul parler ne vit en vase clos, même dans les zones montagneuses les plus sévèrement comparti-

mentées; entre lui et les parlers voisins s'instaure une sorte d'équilibre qui peut impliquer des emprunts, des échanges, tant en matière de phonétique que pour ce qui est de la morphologie ou du lexique: le polymorphisme peut représenter une certaine étape, de durée éminemment variable, sur la voie de l'équilibre. Il peut dans ce cas se figer de façon inattendue, de telle sorte que les aires, définitivement fixées, de certains résultats contradictoires peuvent dessiner d'étranges puzzles que ne sauraient expliquer les lois traditionnelles de la phonétique historique et de la répartition dialectale. D'autre part, comme on l'a vu, le polymorphisme est une caractéristique fondamentale des parlers situés le long de la frontière des dialectes, et même le long de toute ligne isoglosse; dans une région où celles-ci s'enchevêtrent, il sera donc monnaie courante.

Sur le plan de la *diachronie*, le polymorphisme va nous aider à comprendre les processus, et c'est là qu'il doit jouer un rôle capital. Lorsqu'on parle d'une évolution phonétique, on a coutume d'envisager clairement le point de départ et le point d'aboutissement, stades tous deux fixés et confortables, tout en laissant la période intermédiaire dans une prudente pénombre historique; tout au plus se contente-t-on d'enregistrer, par exemple, que telle ou telle graphie nouvelle devient de plus en plus fréquente dans les manuscrits – ce que l'on semble interpréter comme représentant une prise de conscience progressive, de la part du scribe, d'une évolution qui serait, en fait, achevée! Bien plutôt, il faut considérer que ce polymorphisme a été un stade réel et vécu, le seul qui soit concevable au cours d'une évolution phonétique; nous prêtons aux scribes médiévaux notre propre psychologie, en supposant qu'ils possèdent en eux un certain arsenal de normes fixes, apprises sur les bancs du collège grâce à un savant rabâchage d'ouvrages normatifs. S'ils paraissent hésiter à un moment donné, c'est, pensons-nous, qu'il y a un trop grand décalage entre la norme traditionnelle et l'usage, et qu'ils sentent le besoin de rajeunir cette norme. En réalité, si cette conception est vraisemblable dans certaines conditions optimales – scribes cultivés, périodes tardives au cours desquelles se maintient l'usage d'une *scripta* depuis longtemps élaborée et normalisée –, il a dû, plus souvent qu'on ne pense, en être bien autrement lorsque ces conditions n'étaient pas réalisées: ce qui devait se passer était cela même qui se passe aujourd'hui lorsqu'on demande à un homme moyennement cultivé d'écrire une phrase dans son dialecte occitan qu'il n'a jamais vu écrit ni appris à écrire: il traduit le texte oralement, et s'efforce de transcrire du mieux qu'il peut ce qu'il vient d'articuler, au moyen des ressources que lui offre l'orthographe française, complétée ou modifiée sur certains points où elle s'avère par trop inadéquate; mais comme il n'a aucun souci ni de la normalisation ni de la logique interne de son parler – qui, d'après lui, n'en a d'ailleurs pas! –, il transcrit textuellement les variantes polymorphiques telles qu'elles s'offrent à son esprit; lorsqu'il relit son texte patois, rien ne peut le choquer dans cette coexistence de formes concurrentes, puisque ce qu'il a écrit traduit parfaitement le texte initial! Voilà comment les hésitations de nombreux scribes médiévaux doivent à coup sûr refléter une situation linguistique bien réelle.

Ainsi, le polymorphisme nous paraît être, dans nombre de cas, le reflet vivant de la diachronie dans la synchronie. Certes, on ne peut avoir d'avance la certitude que telle évolution entamée se réalisera pleinement; mais si telle mutation qui est ignorée dans un domaine géographique déterminé est achevée sur une aire voisine, le polymorphisme réapparaîtra; selon les cas, on pourra constater:

1° ou bien que les phonèmes en question sont en cours de mutation; entre les aires se dessinera une large frange polymorphique, dans laquelle on pourra distinguer plusieurs niveaux de fréquence; ainsi pourraient être tracées plusieurs lignes analogues à nos lignes isobathes ou isothermes, qui jalonnent dans l'espace les différents états de réalisation plus ou moins avancée de la tendance intéressée,

2° ou bien que la mutation est réalisée depuis longtemps dans l'une des deux aires. On pourra déceler deux types de polymorphismes s'il en est ainsi:

a. deux formes phonétiquement fixées pourront être concurremment utilisées dans une frange géographique donnée, certainement mince (type *pèt/pèl*),

b. après une période de polymorphisme, l'une ou l'autre des deux formes est devenue exclusive de telle ou telle aire géographique d'étendue variable; ainsi se constituent les aires lexicales qui heurtent tant notre besoin de logique, et ces lexiques dialectaux hétérogènes dans lesquels 80 % des mots contenant un même phonème à l'origine dans la même situation montrent une des deux solutions possibles, tandis que les 20 % qui restent offrent l'autre solution. Pourquoi les deux variantes se sont-elles réparties sur le terrain comme elles l'ont fait, voilà qui peut demeurer encore longtemps passablement mystérieux; mais en admettant cette période polymorphique transitoire, il semble que l'on puisse mieux comprendre comment les choses se sont passées.

Aspect diachronique et aspect géographique des faits de langue nous sont apparus, dans ce qui précède, intimement mêlés; aussi bien l'étude du polymorphisme ne saurait-elle constituer une sorte de sous-section de la phonétique, de la morphologie etc.: bien plutôt, elle ouvre la voie à une compréhension plus adéquate du langage dans son ensemble, puisqu'elle permet d'envisager dans leur intégrité des faits qu'on préférerait mutiler en les amputant de bavures gênantes dont on ne savait que faire. Dès lors, on comprendra que nous souhaitions vivement voir cette étude également abordée par les spécialistes de la *phonologie*. Nous avons lu à la page 49 des *Principes de Phonologie* de Troubetzkoy (trad. française de Cantineau): "Il n'échoit en somme aucune fonction aux variantes facultatives non pertinentes pour le style: elles se remplacent réciproquement d'une façon tout à fait arbitraire, sans qu'en outre la fonction expressive et la fonction déclenchante du discours soient modifiées en quoi que ce soit. Par ex. en kabarde les occlusives palatales sont prononcées tantôt comme des sons du type *k*, tantôt comme des sons du type *č*..." Voilà qui est fort bien si l'on n'envisage que le kabarde normalisé, littéraire, tel qu'il est parlé actuellement; mais constate-t-on le même arbitraire dans tous les parlers kabardes? Ne peut-on noter quelque tendance à préférer les sons de type *k*, ou inversement les sons de type *č*, selon les régions? Et puisque les systèmes phonologiques ne sont jamais parfaitement

équilibrés, de sorte qu'ils se modifient dans le temps, ne pourrait-on précisément voir dans certains faits de polymorphisme un reflet tangible et mesurable de ces déséquilibres structuraux qui permettent aux phonologues d'aborder la diachronie? Bien des dialectologues seraient heureux de voir la phonologie se réconcilier de la sorte avec la réalité mouvante à l'étude de laquelle ils consacrent exclusivement leurs efforts.

*Université de Toulouse*

#### DISCUSSION

Les enquêtes entreprises par J. Allières sont de grande importance. Les "photographies" instantanées et espacées des atlas linguistiques ont rendu et rendent encore beaucoup de services. Mais c'est un stade dépassé. Les enquêtes modernes (facilitées par l'emploi du magnétophone) doivent atteindre le plus complètement possible les parleurs, dans leurs contextes sociaux mouvants comme avec la diversité de leurs activités physiologiques.

*Marcel Cohen*